

Au bout des planches



de et avec
Jean-Luc Piraux

AU BOUT DES PLANCHES

de et avec Jean-Luc Piraux

Quand sait-on que c'est la dernière fois ?

Généralement, la première, on s'en souvient. Mais la dernière ?

Jean-Luc Piraux a une girafe dans le cœur. C'est pas graf, docteur. Enfin pas pour le moment. Mais plus tard ? Va-t-elle s'arrêter de danser ? De le mener par le bout du nez (rouge) ? Et puis il y a quoi, après la girafe ?

Jean-Luc s'est vu dans le reflet d'une vitrine, près de la gare du Nord. Il a failli se dire bonjour : il ne s'était pas reconnu tout de suite. « Si vieux, si vieux, si vite. On dirait une antiquité. Je me demande combien je vaux. » Il s'identifie au monde : la déforestation, c'est son crâne pelé. L'affaissement de la calotte glacière, c'est celle de ses abdos.

Plutôt que de s'écrouler, Jean-Luc veut danser. Exorciser la mort. Sur les planches, tout est permis. Et s'il répétait ? S'il essayait de voir d'avance quel effet ça fait de se voir partir dans sa boîte ? S'il beurrerait lui-même les sandwiches ? Il pourrait même choisir la musique.

Ça a quelle forme, une ligne de vie ? Un long tracé avec un point au bout ? Un point d'exclamation ! Ou un point d'interrogation ? Des pointillés... Des dents de scie ? Une petite virgule, un huit aérien ?

Ses enfants disent qu'il ne doit pas s'inquiéter : la vie, c'est une boucle. Mais est-il d'humeur à servir d'humus pour une planète enfin sauvée de la folie de la destruction ?

Avec une infinie tendresse pour nos peurs les plus inavouables, Jean-Luc Piraux se dépouille et s'interroge sur la seule question qui compte vraiment : y a-t-il une vie avant la mort ?

Après une série de solos joués aux quatre coins du monde (« Faut y aller », « En toute inquiétude », « Six pieds sur terre », « Rage dedans »), Jean-Luc Piraux poursuit et approfondit son exploration tragicomique de nos existences. Comme un plongeur de nos rêves sous-marins, il descend encore un peu plus loin à la recherche de nos pépites, de nos errances, de nos silences. Avec « Au bout des planches », dépouillé de tout artifice, il explore la question de l'ultime échéance, avec une extrême élégance : celle du rire qui répare et réchauffe.

Laurent Ancion

Equipe de création

Jean-Luc Piraux - Natacha Belova - Didier de Neck - Brigitte Petit - Jean-Paul Fréhisse - Anne-Marie Loop - Marc Defrise.

En résumé

Quand sait-on que c'est la dernière fois ? Généralement, la première, on s'en souvient. Mais la dernière ? Ses enfants ont beau lui dire que la vie est un cycle, Jean-Luc frémit. Il veut danser. Exorciser la mort. Sur les planches, tout est permis. Et s'il répétait ? S'il essayait de voir d'avance quel effet ça fait de se voir partir dans sa boîte ? S'il beurrerait lui-même les sandwiches ? Il pourrait même choisir la musique.

Avec une infinie tendresse pour nos peurs les plus inavouables, Jean-Luc Piraux se dépouille et s'interroge sur la seule question qui compte vraiment : y a-t-il une vie avant la mort ?

Laurent Ancion

Diffusion Théâtre Pépite

Brigitte Petit - brigitte.petit@theatrepepите.be

Site internet de la compagnie

www.jeanlucpiraux.be

Mentions obligatoires

Une coproduction du Théâtre Pépite, de l'ATJV et de DC&J Création avec les centres cultures de Tournai, de Dinant, de Mouscron, de Huy et la MCFA.

Résidences au Delta à Namur et aux Ateliers des Forges de Perreuil (Bourgogne).

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Service Général de la Création Artistique – Direction du Théâtre. et d'Inver Tax Shelter et du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Interview de Jean-Luc Piraux par Laurent Ancion

Jean-Luc Piraux : « J'aime l'idée non pas de rire de la mort, mais avec elle »

Et si le signe de la maturité était de s'avancer en scène sans artifice, dans une nudité de moyens qui fait le pari de la présence ? Jusqu'ici, les solos de Jean-Luc Piraux débordaient joyeusement de personnages : rappelez-vous Marie, qui vivait au rythme des saisons dans « Faut y aller ! » ou – parmi bien d'autres – Séraphin, ce quinquagénaire qui aurait bien voulu, mais qui n'en pouvait plus dans « En toute inquiétude ». Cette fois, bas les masques : « Au bout des planches » nous livre un Jean-Luc Piraux tout cru, avec juste une toute petite pointe de rouge au bout du nez. En compagnie de la metteuse en scène Natacha Belova, passionnée d'objets et de marionnettes qui révèle ici son goût pour le jeu, Jean-Luc Piraux ne se cache presque plus derrière un personnage. Celui qui joue, c'est lui. Avec toutes ses questions et ses doutes, que le théâtre matérialise dans un irrésistible vertige de possibilités.

Pendant les périodes de confinement, Jean-Luc Piraux était, comme nous tous et toutes, un arbre loin de sa forêt. Alors il a inventé un tas d'objets qui pourraient nous rapprocher les uns des autres, qu'il présentait en courtes vidéos : la plume pour caresser la joue de sa vieille maman à « bonne » distance, un chapeau qui crie « bonjour » en lettres de feu pour son voisin barricadé. Autant d'astuces délirantes pour ramener la vie dans la vie. Avec un contraste saisissant, « Au bout des planches » se nourrit de tous ces essais pour choisir l'épure. Et va voir encore plus loin, quand tout nous séparera. Peut-on rire de la mort ? Et même avec elle ? Histoire de voir qu'elle appartient farouchement à la vie – « comme deux pôles d'une même pile électrique », nous explique le soliste, dans les coulisses de cette nouvelle création.

Comment écris-tu tes spectacles ? D'où viennent les sujets que tu y abordes ?

Je pars toujours de choses qui me chipotent, me tricotent et me préoccupent au jour le jour. Un des moteurs de l'écriture d'« Au bout des planches », c'est le fait que j'atteins doucement l'âge de la pension. Qu'est-ce que cela signifie pour un acteur ? Y a-t-il une « dernière » ? Quand arrive-t-elle ? Pour chacun de mes spectacles, je mène l'enquête. J'ai beaucoup d'amis qui ne sont pas dans le milieu du théâtre et qui vivent la fin de carrière. Comment se prépare-t-on à cette fin ? Une fin qui est aussi un début, pour celles et ceux qui ont la chance de vivre jusque-là. J'ai découvert qu'il y avait même une formation officielle proposée par un organisme public. J'ai voulu m'y inscrire, pour voir comment on devenait pensionné, mais j'ai été trop franc : je leur ai dit que c'était pour puiser de la matière pour un spectacle, alors ils m'ont dit non ! Je suis allé interroger plein de gens chez eux.

Ensuite, je laisse infuser. J'écris énormément, généralement pendant 3 ans et demi, 4 ans. En cours de route, je me laisse happer par d'autres choses. Un autre sujet qui s'est imposé à moi, c'est la génération qui nous suit : pour mes enfants, l'urgence n'est absolument pas de raconter des histoires – ce que je fais – mais de mettre les mains dans la terre. Pour eux, on est dans la fin de quelque chose (l'exploitation de la planète) qui est surtout, la première fois d'autre chose (une autre façon d'appréhender la nature). Je m'interroge sur mes dernières fois : mon dernier spectacle, mon dernier jour,... alors qu'ils estiment plutôt qu'un cycle en amène un autre. Mes enfants nourrissent le spectacle.

Le principe est que j'écris seul. Je teste des parties de textes en promenade, en parlant dans la campagne. C'est un peu gênant quand je croise des promeneurs ! Au théâtre, on peut parler tout seul sans souci, mais dans la vie, c'est moins admis. Je confronte très vite la matière à l'équipe artistique qui m'est proche. C'est essentiel pour moi. C'est un processus très lent, marqué par de soudains jaillissements. De rendez-vous en rendez-vous, le spectacle naît.

Dans tes précédents spectacles, tu frôlais déjà la mort (théâtrale bien sûr), tu t'électrocutais, tu plongeais la tête en apnée dans un seau, tu étais le cascadeur fragile de nos existences ! Mais avec « Au bout des planches »,

tu vas un (sacré) pas plus loin : tu abordes sans détour le sujet de la mort. C'est étonnant à quel point ce sujet qui nous rassemble tous reste peu traité frontalement au théâtre...

La question est de comment l'aborder sans se faire peur à soi-même et aux autres ! Je trouve justement que la scène est un très bel endroit pour ça. On peut tricoter autour, on peut se questionner : on sait qu'on joue. Mais, au fond, joue-t-on autant que cela ? On sent bien que, finalement, on joue avec nous-mêmes et avec notre finitude – en se faisant des clins d'yeux, en s'amusant de nous, de nos peurs, de nos esquives, de notre mauvaise foi. Mais de toute façon, la mort est présente, omniprésente et nous emportera. Même si je joue que je meurs et que je ressuscite cent fois, ce qui est tout à fait possible au théâtre, à un moment donné, je ne jouerai plus, ce sera pour de vrai. J'aime l'idée non pas de rire de la mort, mais avec elle.

Comment définirais-tu le rire que tu cherches à faire naître ?

Je dirais que quand je donne aux spectateurs le « bâton » qui leur permet de rire de moi, je leur donne surtout le droit de rire d'eux-mêmes, par le truchement d'un zouave, d'un « zot », d'un décalé. C'est important pour moi de ne jamais être le bouffon vainqueur. Je préfère être le dindon de la farce – parce qu'au final, c'est ce qui nous réunit tous et toutes.

Comme « Rage dedans » qui évoquait la folie, « Au bout des planches » parvient à danser en pointillé sur la tendresse, malgré l'apparente rudesse de son sujet. Sans doute ces thèmes – la folie, l'ultime échéance – ouvrent-ils précisément à la douceur ?

Je pense qu'on a tous un désir de tendresse incommensurable, qui est étouffé au quotidien de façon monstrueuse, soit par soi-même – par pudeur –, soit parce que ce besoin semble incompatible avec le monde dans lequel nous vivons. Face à la mort, on ne peut plus faire autrement que de dire aux gens qu'on les aime. Elle est l'ultime révélateur de notre besoin d'aimer et d'être aimés. C'est cette évidence que j'ai envie d'aller débusquer, une fois encore, en grattant dans nos bêtises, nos fragilités, nos maladresses, nos camouflages !

Peter Brook parle du lien fondamental au public comme un espace de communication immédiate – c'est l'expression qu'il emploie. De quelle nature est pour toi la rencontre avec le public et comment la qualifierais-tu ?

Pour moi, ça doit être un partage, absolument. J'y suis très attentif dans l'écriture. Le fait que je sois en réflexion avec moi-même – ou que mon personnage s'interroge – permet au public de mieux suivre les tiraillements qui m'assaillent. Le public est un véritable partenaire de jeu. Il n'y a jamais deux fois le même spectacle. Le texte est identique, mais pas le timing. Les gens me répondent. Je ne réagis pas à tout, bien sûr, pour assurer la viabilité du spectacle. Mais c'est dans la vérité des spectateurs et des spectatrices que réside celle du spectacle. J'estime que cette vérité est beaucoup plus essentielle que l'« exploit théâtral » en lui-même.

Rassure-nous, ce n'est pas ton dernier spectacle ?

Haha, non ! La question de « la dernière fois » y est centrale mais ce n'est pas le projet. Enfin j'espère. Peut-être que je ne pourrai pas présenter la première ? Saurai-je encore sauter sur le flight-case ? Peut-être qu'il me faudra bientôt une petite escabelle. Tout perte, quelle qu'en soit la nature, demande un deuil... Le miracle de la scène, c'est qu'elle permet d'avoir un échange vrai. Car on est tous d'accord sur un code : sur scène, je peux être fou, mort ou mourant, tout va bien, alors que dans la vie on m'emmènerait aux urgences. Je pense que parler de la mort en scène, ça amène la vie. L'une ne va pas sans l'autre. On occulte tellement la mort, alors qu'elle est une indéniable épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Si la vie, c'est le positif, et la mort, le négatif, on navigue entre les deux. Si on occulte la mort, l'un des pôles, c'est comme en électricité : il n'y a plus de courant !

Interview de Natacha Belova, metteuse en scène par Laurent Ancion

Historienne de formation, Natacha Belova est née en Russie et réside en Belgique depuis 1995. D'abord costumière et scénographe, elle s'est spécialisée dans l'art de la marionnette. En collaboration avec la marionnettiste chilienne Tita Iacobelli, elle crée « Tchaïka » en 2018 et « LOCO », en 2021. Comme pédagogue, elle donne des stages dans le monde entier et est également professeure dans le cadre du Master en Art de la Marionnette à ARTS² Mons.

Le succès international de « Tchaïka » et « LOCO », chacun centré sur l'art de la marionnette, t'a identifiée dans le monde des objets. On s'étonne – et on se réjouit ! – de te retrouver à la mise en scène d'un solo de théâtre. C'est aussi un terrain artistique que tu aimes ?

Je suis amoureuse des comédiens et des comédiennes depuis ma toute petite enfance. Mon père était acteur et metteur en scène. J'ai toujours adoré tout ce qui émane de la scène : la magie du jeu, le mystère du lieu et même les odeurs ! C'est vrai que je me sens plus à l'aise dans le champ visuel des objets et des marionnettes. C'est en quelque sorte là que j'habite. Mais Jean-Luc est pour moi un autre repère : je le connais depuis 30 ans. J'ai suivi presque toutes ses créations. J'ai conçu des costumes, je l'ai parfois accompagnée comme « regard extérieur ». Et puis surtout, depuis 3 décennies, j'admire son jeu, ses personnages, sa façon d'écrire, sa qualité de présence en scène. Il est tout à la fois spontané, vivant, pétillant, naïf, sage et bouleversant à la fin. Quand il m'a demandé de mettre en scène son nouveau solo, j'ai moi-même été étonnée ! Un seul en scène, sans marionnette ni objet ? Étais-je la bonne personne ? Je lui ai proposé de faire une étape de travail ensemble et on s'est beaucoup amusés, on a énormément rigolé. On se sentait bien à travailler ensemble. C'était parti !

Jean-Luc est auteur, acteur, penseur de son propre univers. Son écriture reflète toujours des expériences personnelles. Peut-on « diriger » un artiste comme lui ? Comment t'y es-tu prise ?

C'est évident que nous sommes dans le monde de Jean-Luc – tant pour le public que pour l'équipe artistique qui l'entoure ! L'idée n'est donc pas de le contraindre, d'imposer ses idées, mais simplement de l'accompagner, de veiller à ce qu'il puisse exprimer de la façon la plus juste les perles qu'il forge en lui-même. Jean-Luc porte son théâtre à l'intérieur de lui. C'est un conteur : il a donc besoin de beaucoup de gens autour de lui pour dessiner son chemin, son récit. En quelque sorte, en tant que metteuse en scène, je suis surtout la première auditrice ou spectatrice. Je ne considère pas que je le dirige : je trace des lignes pour soutenir la forme qu'il propose. Chaque spectacle est son bébé. Toutes les personnes qui l'entourent dans l'équipe artistique assistent à son auto-accouchement ! Dans son récit, il y a beaucoup de lui. C'est important que le spectacle reste son récit. Sa vérité, son génie, c'est lui.

Jean-Luc Piraux a le chic pour nous faire rire et réfléchir à propos de sujets pas du tout comiques dans la vie de tous les jours. Après l'âge qui vient (« Six pieds sur terre ») ou le (dés)espoir face à la dépression (« Rage dedans »), ce nouveau solo évoque nos fins dernières... En souriant tout le temps ou presque. Comment pareille acrobatie est-elle possible ?

Face à ce qui nous fait peur – que ce soit l'écologie ou la vieillesse –, il y a globalement deux réactions possibles : soit le déni, soit le plongeon dans l'action. Jean-Luc choisit clairement la deuxième solution : par l'art, il décide de littéralement empoigner ses angoisses devant nous ! C'est irrésistible. On sent le bien que cela fait aux gens dans la salle. Au lieu de rester dans le déni ou dans la tristesse, hop, on plonge tous dans la piscine. On est presque engloutis. Et Jean-Luc, barbotant à son aise, semble nous dire : elle est bonne, ne vous tracassez pas. C'est un geste poétique très généreux, qui nous rassemble, nous réveille et nous soulage. C'est l'élégance du rire à l'état pur, qui se joue des sujets même les plus sombres.

Interview de Didier De Neck, regard extérieur par Laurent Ancion

Après des études de droit et de criminologie, puis un passage au Conservatoire de Bruxelles, Didier De Neck rejoint le Théâtre des Jeunes de la Ville de Bruxelles. En avril 1978, il cofonde le Théâtre de Galafronie. Il participe comme coauteur, comédien, metteur en scène à la plupart des spectacles de la compagnie, jusqu'à la fin de cette très féconde aventure théâtrale en 2018. Il exerce son métier d'acteur sur toutes les scènes de notre communauté (Théâtre National, Varia, Balsamine,...), mais également en Flandre et au cinéma.

Tu connais Jean-Luc Piraux depuis ses tout débuts, notamment aux cabarets du Théâtre de Galafronie, où il présentait des objets de sa fabrication, des choses étranges dont il faisait la démonstration et qui lui permettaient de développer un discours merveilleusement farfelu. Comment vois-tu l'évolution de son écriture, à travers ses différents solos ?

Je répondrai d'abord par une constante : tous les spectacles de Jean-Luc parlent de quelque chose d'essentiel pour lui et pour les artistes qui accompagnent son travail. La remarque a l'air anodine ; elle est fondamentale. Les sujets touchent une vérité qui est importante pour chacun : ainsi nous avançons avec sincérité dans le temps souvent long de la création. Il n'est pas obligatoire que les spectateurs comprennent ou devinent toutes les sources – réelles – du propos. Mais il faut que la vibration du spectacle parte de quelque chose qu'on connaît ou qu'on désire vraiment, dans l'équipe.

À côté de cette constante, l'évolution : Jean-Luc se cache de moins en moins. Il va peut-être s'affubler du nez rouge – ou d'une simple tache de maquillage –, mais il a de moins en moins besoin de masque. Tous ses spectacles précédents ont puisé directement dans sa vie personnelle, mais cette vérité restait embusquée derrière un personnage. Ici, Jean-Luc apparaît en quelque sorte dans son unité. Cela demande aussi qu'il se dépouille, qu'il abandonne certaines recettes déjà éprouvées.

Pourrait-on évoquer la maturation de son art, comme on parle d'un vin ?

Il ose le silence. Il tord un peu le cou à sa logorrhée. On peut parler d'un bon vin dont les saveurs s'affinent. Il est arrivé à ce plaisir-là. Comme un athlète, un stradivarius de son art, il est capable de doser les choses. Je dirais qu'il est comme les grands cuisiniers, qui savent révéler les milles nuances d'un ingrédient qu'on pourrait croire banal. Dans le spectacle, Jean-Luc raconte par exemple qu'il regarde les oreilles des gens dans les trains, dans les salles de théâtre. Peut-être comme des papillons éphémères, déjà envolés... Les choses de plus en plus petites, banales, deviennent un sujet central, important, énorme. Comme le cuisinier capable de révéler le poireau ! Ça a l'air banal et vulgaire. Et dans l'assiette, c'est une révélation.

En découvrant « Au bout des planches », on se dit qu'il y a toujours beaucoup de mots, mais que si qui compte vraiment, c'est la qualité de présence. Comme si Jean-Luc était un clown silencieux... qui parle.

C'est presque l'histoire du spectacle. Au départ, le personnage est pétri d'angoisses : il s'interroge sur les « dernières fois », sur sa propre disparition. Puis, peu à peu, il marche vers une forme de calme. Il y a beaucoup de mots qu'on prononce pour se rassurer, comme une carapace : on envoie à l'autre sa pensée tout haut, pour qu'elle nous revienne. Si on peut soulager cette angoisse, on peut entrer dans une forme de méditation. Il y a un mouvement du personnage apeuré vers la quiétude et le silence. Tu vois apparaître un être qui accepte l'instant dans lequel il se trouve. C'est exactement le cheminement de Jean-Luc, qui accepte d'être devant nous avec des choses toutes simples – celles qui ouvrent aux plus grandes questions.